



Barne's Court, l'habitation du gouverneur du Pendjab, à Simla voy. p. 212). — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie de M. Bourne.

VOYAGE D'UNE PARISIENNE DANS L'HIMALAYA OCCIDENTAL

(LE KOULOU, LE CACHEMIRE, LE BALTISTAN ET LE DRAS),

PAR MADAME DE UJFALVY-BOURDON, OFFICIER D'ACADÉMIE.

1881. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

I

SIMLA.

De Trieste à Amballa. — La montée de Khalka. — Une capitale d'été. — Mœurs des Anglais dans l'Inde. — Promenades autour de Simla. Fête au couvent, des Capucines. — Le départ. — Fagou. — Mandian. — Le *chef* des malfaiteurs. — Khomarssin.

Après avoir accompagné mon mari deux fois en Asie centrale, dans l'espace de quatre ans, je l'ai également suivi lors de son voyage aux Indes, au Cachemire et au Petit-Tibet. Quant à la rapidité avec laquelle nous avons exécuté nos deux derniers voyages, quelques dates en diront plus qu'une description. En décembre 1880, nous étions à Tachkend; en janvier 1881, sur les bords de la mer d'Aral; en avril 1881, en Égypte; en juin 1881, au cœur de l'Himalaya.

Ce n'est que de cette dernière partie de mes voyages que je compte parler ici.

Partis de Trieste le 18 avril, nous traversions le canal de Suez et atteignons Bombay le 14 mai. Après quelques jours passés dans cette curieuse métropole de l'Inde occidentale, nous prenions le chemin de fer Grand Péninsulaire, qui nous conduisit au nord-est jusqu'à Allahabad, la ville sainte de la vallée du Gange.

Là nous changions de ligne et, prenant l'East Indian Railway qui remonte vers le nord-ouest, nous attei-

gnions, le 12 mai, Amballa, grande ville du Pendjab. C'est là que, disant pour longtemps adieu aux chemins de fer et aux moyens de transport rapides, nous allions commencer notre exploration de l'Himalaya occidental.

Après une courte visite aux bazars d'Amballa, nous nous mettons en route le lendemain de notre arrivée.

Comme il fait très chaud à cette saison, nous profitons de la nuit pour traverser la plaine nue et sans intérêt qui nous sépare du pied des montagnes. Grâce à l'excellent service des voitures de poste, ou *dâk gharî*, entretenu par les Anglais, partis à sept heures, nous sommes à deux heures du matin à Khalka, petit village au pied de la montagne.

Nous y attendons le lever du soleil pour ne rien perdre des points de vue de cette première partie de notre escalade de l'Himalaya, représenté ici, il est vrai, par de très modestes contreforts.

A six heures, nous montons dans une petite voiture à quatre personnes, y compris le cocher. On est placé

dos à dos, et celle-ci n'a que deux roues; ce véhicule spécial pour les montagnes s'appelle *tonga*. Nos bagages nous suivront dans une voiture à bœufs et arriveront le lendemain.

La route qui nous conduit à Simla, creusée et entretenue par les Anglais, est admirable; elle contourne des points de vue de toute beauté. Les merveilles de la végétation s'étalent sous vos yeux éblouis, depuis les plantes tropicales jusqu'aux plantes plus modestes de nos contrées tempérées. Ce qu'il y a de merveilleux, c'est de rencontrer sur un espace relativement peu étendu une flore si diverse. Au pied des montagnes, le palmier se détache sur un fond poudreux; plus loin, des bambous gigantesques forment des taillis impénétrables, et, plus loin encore, des cactus aux contours bizarres se découpent à l'horizon. On monte! Le palmier disparaît! Le rhododendron atteint les dimensions d'un grand arbre, et ses fleurs rouges qui parsèment son feuillage sombre font un effet ravissant. Les bambous se rapetissent et rappellent vaguement les tiges élégantes que les artistes japonais peignent sur leur porcelaine. Le cactus sort maintenant par touffes des parties rocheuses! Bientôt ce dernier disparaît aussi; le bambou n'est plus qu'un frêle arbuste, et à côté de lui nous voyons apparaître les premiers conifères. Le pin himalayen nous fait admirer son tronc svelte et élancé, et le majestueux

cèdre deodora, le géant de la flore de l'Himalaya, se dresse devant nos regards ravis. Qui n'a pas vu dans la même journée, que dis-je, dans quelques heures cette nature unique de l'Himalaya passer devant ses yeux, ne peut se faire une idée de ce que le voyageur éprouve.

Et l'on monte, l'on monte toujours. Les montagnes se croisent, s'entre-croisent! On les croit finies, elles recommencent.

Malgré le soleil splendide se détachant sur un ciel d'un bleu inimitable qui éclaire ce tableau fantastique, l'air frais vous pénètre. Il faut se couvrir. Un petit frisson parcourt votre être, frisson délicieux après l'accablement des chaleurs de la plaine.

Au milieu de notre route nous nous arrêtons à Solèh, pour prendre quelque nourriture. L'air vif nous a ranimés, et l'estomac réclame ses droits avec énergie. Notre repas vite fait, nous repartons pour admirer de nouveau. Deux heures de ravissement, et Simla nous apparaît couronnant une série de mamelons enfouis sous la verdure. Les routes, comme de jolis rubans blancs, unissent les unes aux autres les maisons isolées.

Il nous faut à l'entrée de Simla dire adieu à nos voitures, qui n'ont pas droit de cité. On me fait monter dans un *tchampang*, espèce de chaise à porteurs dé-

couverte, et quatre indigènes me portent chez lady Egerton, femme du lieutenant-gouverneur du Pendjab. M. de Ujfalvy me suivait à pied. Nous montions encore, parmi ces détours semés de tchampangs et de cavaliers, jusqu'à un gracieux perron sous lequel je descendis, et plus gracieux encore était l'accueil de la maîtresse de la maison.

Je n'ai pas besoin de m'étendre sur l'hospitalité anglaise: les façons de nos voisins d'outre-Manche sont connues.

Cette façon habituelle des Anglais s'est encore, je crois, développée aux Indes, où la vie est large, où le personnel des domestiques est nombreux. C'est assez dire de quelles prévenances discrètes et courtoises nous fûmes l'objet. Nous eûmes non seulement les splendeurs diverses de la nature, mais les distractions les

plus agréables de la société. C'est tout ce que nous pouvions attendre de mieux: c'est plus que je n'osais espérer. Jusqu'ici nous avions voyagé sans accidents d'aucune sorte: un bon vent nous avait poussés sur mer, un bon accueil nous recevait à terre; et comme les débuts d'un voyage, comme ceux d'une campagne influencent fortement le courage et l'humeur, je me vis dans les meilleures dispositions d'esprit pour continuer l'entreprise. « Tout semble nous sourire, » pensais-je; et souhaitant, comme le dit le poète, « que l'attelage puisse durer aussi longtemps que la voiture, » je me couchai en remerciant la Providence et en la priant de daigner rendre la suite de notre voyage aussi facile, aussi agréable.

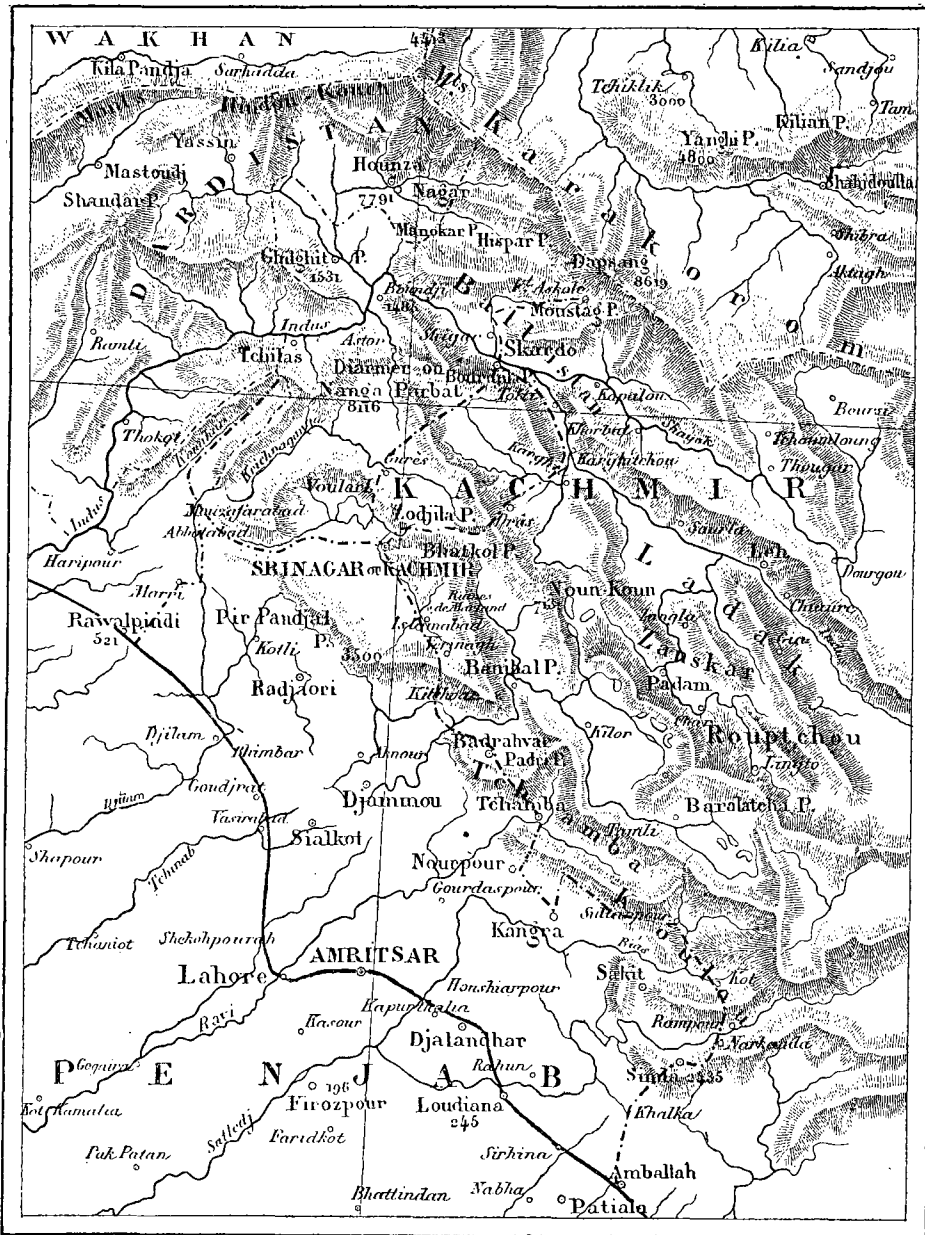


Carte d'ensemble du voyage de Mme de Ujfalvy.

Situé à environ deux mille mètres d'altitude au-dessus de la mer, au milieu de crêtes qui varient de deux mille cinq cents à trois mille mètres, Simla est, malgré sa faible différence de hauteur avec la plaine du Pendjab, un des plus frais sanitariums de l'Inde. Aussi est-il devenu depuis vingt ans le refuge de toute la colonie aristocratique anglaise durant les cha-

leurs de l'été; bien plus, comme le gouverneur général s'y transporte chaque année avec tous ses ministres, ce lieu de plaisir est effectivement, durant cinq mois, la capitale officielle du vaste empire indo-britannique.

Chose bizarre, à l'exception des quarante-cinq kilomètres carrés qui portent la ville et ses jardins, tout



Carte du voyage de Mme de Ujfalvy dans l'Himalaya occidental.

le pays environnant n'appartient pas à l'Angleterre; il est soumis à nombre de petits radjahs montagnards qui ne sont, il est vrai, que les très humbles vassaux du puissant lord gouverneur.

Le vice-roi nous invita à un dîner officiel. Lui et sa femme parlaient très couramment le français. Tout le monde fut excessivement aimable pour nous. M. et Mme Baring, qui avaient longtemps habité le Caire,

parlaient admirablement le français (M. Baring avait été contrôleur des finances égyptiennes).

Les promenades à Simla sont superbes. La plus renommée est celle du Glacé; nous nous y sommes rendus en tchampang pour y prendre le thé: le paysage est enchanteur.

Le vice-roi, le gouverneur du Pendjab et le commandant des troupes ont seuls le droit d'aller en voi-

ture attelée. Les autres personnes vont en tchampang ou à cheval; quelques petites voitures roulantes font innovation. Lorsqu'il pleut, les cavaliers ont un costume très curieux. En dehors du manteau en caoutchouc qui les couvre, ils ont un immense tablier de même étoffe qui, en s'attachant à leur taille, leur préserve parfaitement les jambes. Quand ils n'ont pas de capuchon, ils tiennent dans leur main droite un parapluie, et se rendent ainsi préservés aux plus grands diners.

Une autre excursion favorite des habitants de Simla est l'ascension du mont Djako, jolie montagne de deux mille cinq cents mètres qui domine la vallée, et d'où l'on jouit d'une vue assez étendue sur les crêtes neigeuses de la grande chaîne, dont les sommets sont cependant à plus de cent kilomètres de Simla.

Le lundi 6 juin, nous assistons à une fête donnée à l'occasion des pensionnaires du couvent des Capucines. Les sœurs de charité s'occupent de l'éducation des jeunes filles et recueillent avec une touchante bonté toutes les orphelines. J'y vis là une sœur française de Lyon, qui depuis trente-trois ans habitait les Indes, sans que son état de santé s'en soit affaibli; au contraire, toujours malade à Paris, elle se portait dans ce climat mortel beaucoup mieux que partout ailleurs. Le vice-roi, qui est catholique, et lady Ripon assistaient à cette solennité. Ces belles jeunes filles et ces jeunes gens dansant ou jouant à colin-maillard sur ces pelouses, au milieu de ces superbes montagnes, formaient un tableau qui ne manquait pas de charme, et j'eus occasion de voir combien les Anglais, même de la plus haute condition, aiment en général les exercices de corps, car bientôt il y eut autant d'assistants et d'assistantes que de pensionnaires. Chose touchante, nous ne pûmes nous empêcher de constater que les jeunes gens les plus valeureux se mêlaient à ces divertissements avec un entrain remarquable. Il y avait entre autres lord Charles Beresford, renommé pour sa bravoure; il s'était battu avec un courage sans égal contre les Zoulous, et il tournait et se retournait au milieu de ces danses et de ces rondes presque enfantines et s'en donnait à cœur joie. Et pourtant ce même lord ira sur le *Condor* bombarder Alexandrie et soutenir les droits de sa patrie au péril même de sa vie, et il fera comme commandant d'une petite canonnière des prouesses de valeur.

Le 7 juin, à sept heures et demie du matin, nous quittons Simla.

Après bien des démarches, le vice-roi avait accordé à M. de Ujfalvy ce que sir Robert Egerton lui avait d'abord refusé (vu les difficultés et les périls de la route), la permission de nous rendre à Srinagar, capitale du Cachemire, en suivant la route du Tchamba et du Bhadravar. Nous allions donc voir un pays à peu près inconnu des voyageurs et remplacer pour longtemps le chemin de fer par le cheval.

M. Clarke, à la fois savant et gentleman accompli, chargé par le musée de Kensington de faire des acquisitions pour cet établissement, avait obtenu

des autorités britanniques de suivre la même route.

Notre dernier déjeuner pris dans la jolie habitation du gouverneur du Pendjab appelée *Barne's Court*, nous montions à cheval. Le capitaine Egerton, neveu du gouverneur, et M. Dane devaient nous faire la conduite jusqu'à la sortie de la ville.

Vingt coulis portaient nos bagages, que nous avions, il est vrai, réduits à la plus simple expression possible; mais il nous fallait cependant emporter une tente, une table, des chaises, deux lits, des ustensiles de cuisine, etc. Nos domestiques suivaient à pied, ainsi que les saïs, chargés de s'occuper des chevaux.

La route était superbe, longeant tout le temps les montagnes; les vallées se déroulaient dans le fond et formaient des gorges étroites. Des cèdres deodoras d'une hauteur prodigieuse couvraient les flancs de ces élévations terrestres. Au sortir de Simla nous passons sous un tunnel creusé de main d'homme. La route devenant vraiment de plus en plus belle, nous descendons de cheval et, tout en marchant, nous cueillons des fleurs pour un herbier. Nous nous croyons dans le plus beau jardin du monde, tant la route est bien entretenue. Il ne faisait pas trop chaud, le soleil était couvert de temps en temps par des nuages précurseurs de la saison des pluies qui allaient nous atteindre pendant notre voyage. Mais bah! son sourire était si beau lorsqu'il éclairait le fond de la gorge dans laquelle notre regard plongeait d'une hauteur vertigineuse, pourquoi nous attrister d'avance à cette pensée? Les maisons apparaissaient de temps à autre juchées au milieu de cette verdure; le blé doré formait de beaux tapis; la terre labourable, disposée de gradin en gradin, descendait doucement jusqu'à ce qu'elle fût arrêtée par un autre mamelon. De petits sentiers serpentaient ces montagnes, attestant partout la présence de l'homme. Des vaches, des chèvres paissaient sur ces pentes élevées. Des mulets, des coulis nous croisaient, portant à dos, les uns comme les autres, de lourds fardeaux; les pieds de ces hommes, comme ceux des animaux, étaient d'une grande sûreté.

Près de Fagou, le paysage devint splendide. Mais, hélas! on voyait que la convoitise de l'homme avait passé par là. Les flancs des montagnes étaient déboisés, des troncs d'arbres brûlés montraient de quelle beauté ils avaient dû être lorsqu'ils étaient vivants. Leur ombrage avait dû autrefois abriter cette belle route, et ceux qui restaient semblaient protester contre cette dévastation. Les torrents, que les pluies grossiront bientôt et dont les lits sont encombrés de pierres et de rocs épars, achèveront l'œuvre de l'homme. Qu'ils devaient être beaux autrefois ces fiers mamelons arrosés par cette rivière tortueuse qu'on aperçoit au fond de la gorge!

Je me sentis une violente colère contre ces petits radjahs qui, pour se procurer de l'argent, ont vendu ces bois aux Anglais. Encore, si l'on voyait trace de reboisement; mais non: l'indifférence orientale se montre bien dans cette circonstance; l'avenir de leur pays, de



Simla, vue prise du mont Djabo. — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie de M. Bourne.

leurs sujets leur est bien égal, pourvu qu'ils jouissent; après eux le déluge.

Un petit garçon nous offre des fraises qu'il vient de cueillir sur la montagne; ces fraises n'ont aucun goût.

Fagou est un joli petit village hindou, bâti sur le sommet de la montagne. Les maisonnettes indigènes sont construites en pierres et en ardoises. Les indigènes ne connaissent pas le ciment, quoiqu'il y ait beaucoup de chaux dans ces montagnes, et ils retiennent les pierres en les encadrant de bois de distance en distance.

Le bungalow dans lequel nous entrons est une maison propre et spacieuse, comme sont du reste tous les abris de cette sorte que le gouvernement anglais entretient pour les voyageurs sur les principales routes de l'Inde.

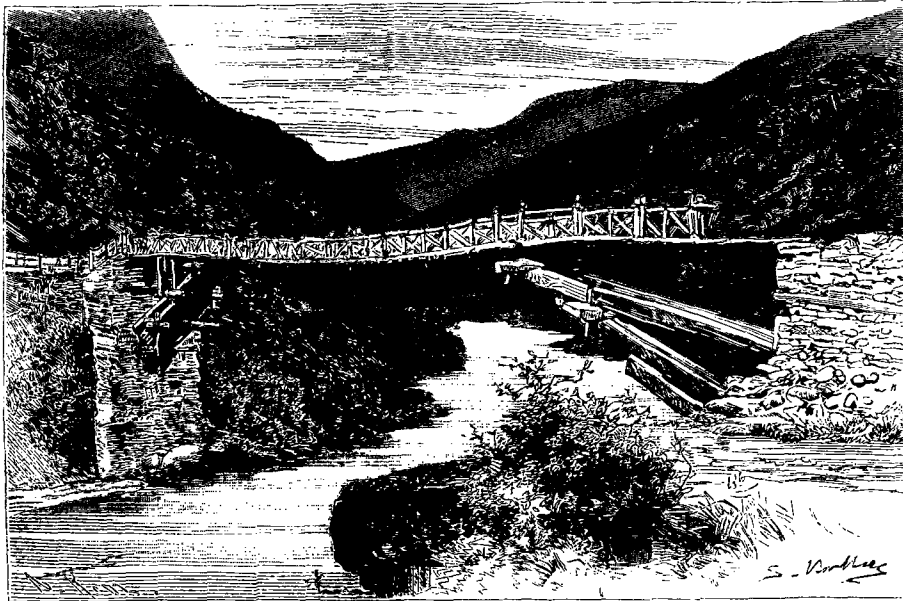
Le 8, orage et pluie torrentielle jusqu'à huit heures; c'est long. Mais tant pis! la pluie n'arrête pas les

braves; nous faisons charger les mulets. En route.

Le soleil a reparu, le chemin sera plus frais et les arbres de la forêt embaumeront les airs de leur parfum printanier.

Quel délicieux chemin tout boisé au nord! Aussitôt qu'un aplatissement le permettait, la terre labourée en gradins laissait sortir de son sein de beaux épis de blé qui s'épanouissaient et se doraient sous les rayons ardents du soleil. Dans le fond, à peine voyait-on le torrent qui comme un mince filet d'argent arrosait copieusement ces gorges dérochées. Que de quartiers de roche on avait dû faire sauter pour construire cette route et la conduire au milieu de ces dédales montagneux! Des sinuosités rocheuses nous frôlaient à chaque instant et risquaient d'emporter nos chapeaux, perte irréparable pour nous.

A midi, le temps avait gardé malgré le soleil un peu



Pont sur le Sattedj (voy. p. 216). — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie de M. Bcurne.

de sa fraîcheur du matin; aussi, mis en belle humeur, et après nous être reposés, nous faisons une autre étape qui nous mènera à Mandian. C'est au milieu d'un parc anglais que nous croyons marcher, tant ces montagnes qui s'entre-croisent sont belles! Quelques fermiers anglais dont on aperçoit les maisons aux murs blancs sont venus s'établir dans ces sites enchanteurs.

Mandian est admirablement situé sur un plateau, entouré de belles montagnes.

En arrivant au bungalow, nous ne trouvons pas notre dîner prêt. Aussi le khansamah, ou cuisinier, nous proposa-t-il, en attendant, d'aller chasser une tigresse et ses petits qui mettaient en émoi tout le village. Ces messieurs, mal armés pour cette chasse, au fond du cœur peut-être mal disposés, déclinerent cet honneur.

De Mandian à Narkanda la route est ravissante. Nous nous arrêtons à cette station quelques heures,

seulement pour y déjeuner et faire reposer nos bêtes. Puis nous repartons pour Khomarssin. Quelle superbe et magnifique forêt de cèdres deodoras! Ils sont si hauts que le regard a peine à suivre leurs pointes élancées: combien de siècles ont passé et passeront encore avant que la hache des indigènes mette un terme à leur longue existence? Nous sommes vraiment émerveillés. Mais notre enthousiasme est bientôt refroidi: le chemin devient abominable; on voit que les Anglais ne s'en sont pas occupés et qu'ils ont laissé le soin de l'entretenir au radjah qui, sous le protectorat des Anglais, administre ce pays. Hélas! nos pauvres bêtes et nos pauvres corps s'en ressentent; ce n'est pas un chemin, c'est le fond d'un torrent à sec que nous traversons.

Au bas de cette exécrable route, nous rencontrons M. Henderson, fonctionnaire anglais des plus aimables. Nous nous arrêtons pour causer ensemble, et, comme

il a été longtemps résident anglais à Srinagar, il nous donne d'utiles renseignements. Il regrette ce beau pays, et peut-être aussi sa situation. A présent il est chef de tous les malfaiteurs des Indes, qui dans ce pays forment une caste qui est non pas protégée, mais acceptée et tolérée par les indigènes. Dès leur enfance on leur apprend à dérober, et leur plus ou moins grande adresse est récompensée par les anciens. Il n'y a pas de sot métier !

Le gouvernement britannique ne pouvant faire cesser cet état de choses, a cru faire pour le mieux en les enrégimentant, si je puis m'exprimer ainsi, et en les

mettant sous la haute surveillance de M. Henderson; fonctionnaire des plus recommandables et des plus énergiques. Je ne sais si ce poste excite beaucoup de convoitises....

A Khomarssin, hélas! nous ne trouvons point de bungalow, mais il y a une place superbe sur laquelle nous allons dresser nos tentes.

Au lever de l'aurore, nous sommes réveillés par les sons d'une musique criarde et discordante. On dirait plutôt d'un charivari. Qui pourrait croire que de tels accords sont adressés au dieu? C'est pour le réveiller. De fait, cette sauvage musique ne peut manquer son



Indigènes des environs de Simla. — Dessin de E. Zier, d'après une photographie.

effet. Pendant un quart d'heure on se livre à ce bruyant exercice. Enfin, quand le dieu est réveillé et mis sans doute en bonne humeur (en meilleure que la nôtre) par cette joyeuse aubade, les indigènes lui adressent leurs prières.

Au moment de partir, nous nous aperçûmes que les indigènes cassaient les pots dans lesquels ils nous avaient apporté de l'eau. Tout ce que touche un Européen est souillé à leurs yeux, et s'ils s'en servaient, ils seraient souillés eux-mêmes. Mais ils n'oublièrent pas de nous les faire payer; il paraît que l'argent a la vertu de se préserver de toute souillure, puisqu'ils le prirent avec beaucoup d'empressement.

II

LE KOULOU.

Deulârch. — Le Sattedj. — Paysans du Koulou. — Un mariage. — Kôt. — Étrange façon de refuser un pourboire. — La passe de Djibi. — La Tirtan-Nadi. — Goîtres ornés de bijoux. — Le goût des bijoux. — La polyandrie. — Soultanpour. — L'oracle du dieu. — Mensurations anthropologiques. — Les Koulous. — Les Lahoulis. — Les bazars de Soultanpour. — Le Raï. — Étrange façon de témoigner sa reconnaissance.

De Khomarssin à Deulârch le chemin devient fantasque et d'une beauté sauvage. Ça et là des maisonnettes bien situées, un temple hindou dont les cloche-

tons aigus rappellent l'architecture chinoise. Puis, jusqu'à la rivière, une descente horrible. Pauvres chevaux ! Et le garde-fou qu'on avait mis jadis à l'endroit le plus périlleux était détruit. Heureusement nous arrivons sains et saufs au pont de bois construit sur le Satledj. Nous le passons avec l'espoir bientôt déçu de trouver sur l'autre rive une route moins dangereuse.

Le Satledj, un des plus grands affluents de l'Indus, traverse l'Himalaya dans une vallée profondément encaissée et d'une grandeur sauvage. De hautes et gigantesques montagnes l'enferment dans son cours, et la montée que nous faisons après la traversée du pont se

continua quatre heures ; les chemins horribles, les corniches vertigineuses se succédaient ; et à mesure que nous montions, le Satledj et le mugissement de ses eaux s'éloignaient et disparaissaient à nos yeux.

Enfin nous arrivons, exténués de fatigue, à la station de Doulàrch, la première dans le pays de Koulou.

Dans ce district il n'y a pas de bungalow proprement dit, les stations s'appellent *rest houses* (maisons de repos). L'arrangement de ces maisons est le même que celui des *dak bungalows* ; seulement on n'y trouve point de nourriture, il faut se la procurer soi-même. Le *rest house* est toujours situé à une certaine distance du



Village dans le Koulou. — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie de M. Frith.

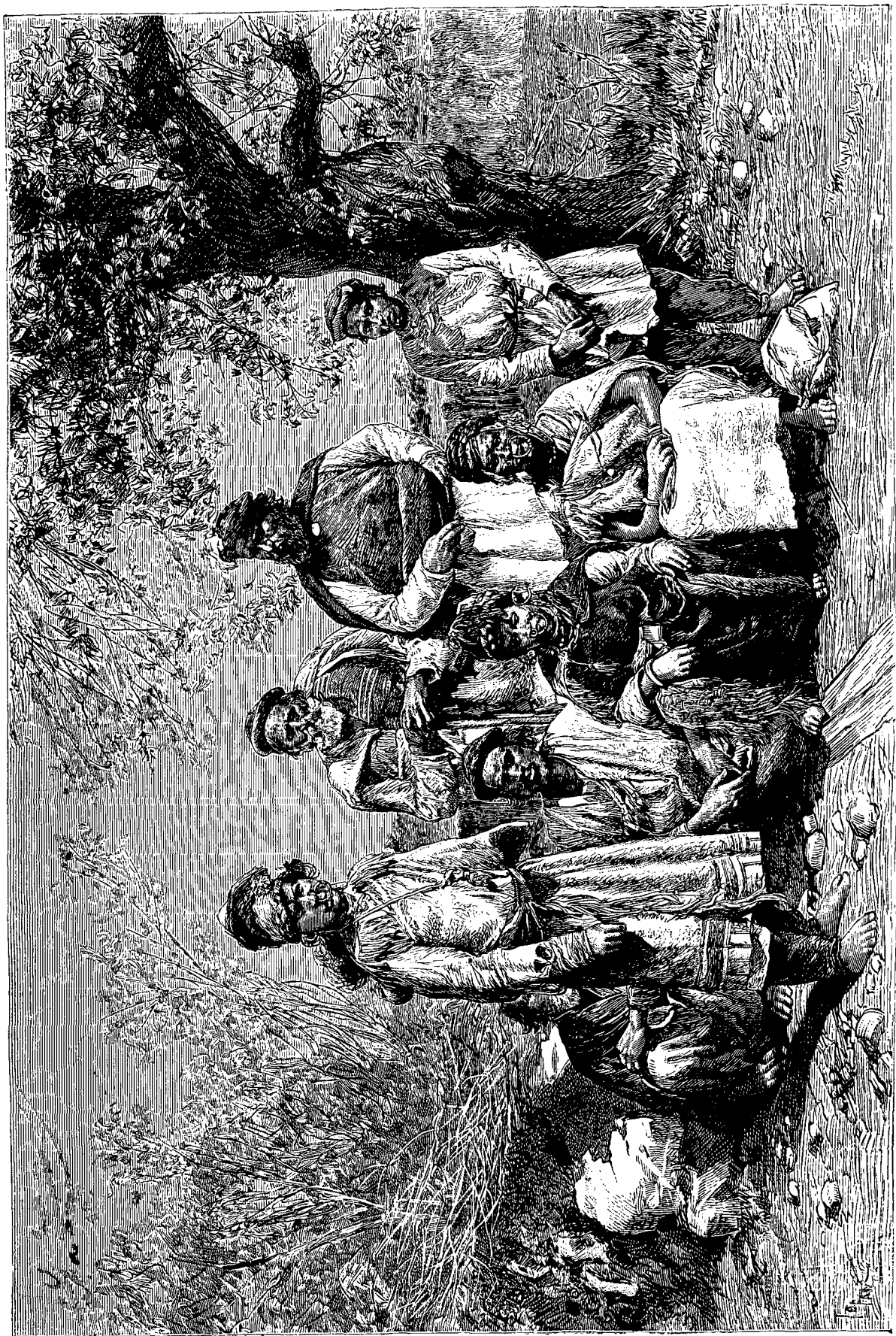
village, les Anglais n'aimant pas le voisinage des indigènes.

Quant aux habitations de ceux-ci, parsemées sur des pentes d'une élévation extraordinaire, elles ressemblent de loin à des chalets suisses ; mais de près ces misérables maisons couvertes d'ardoises, avec un balcon privé de garde-fou, ressemblent à des pigeonniers gigantesques. Les plus élégantes ont des balcons fermés, avec de petites ouvertures. Des têtes de femmes apparaissent mêlées ensemble et regardent curieusement les étrangers.

Les montagnards du Koulou portent pour tout vêtement une pièce de coton roulée autour du corps, une

des extrémités est passée entre les jambes et remonte par-dessus les épaules. Ils ont la tête nue, mais se la couvrent d'un morceau de toile formant capuchon, quand ils veulent se garantir du soleil ou du froid. Ceux qui sont employés au service des Européens se mettent un turban et s'habillent un peu comme les musulmans. Les femmes portent une draperie qui forme jupe autour de la taille. Les plus pauvres comme les plus riches ont des pendants d'oreilles, des bracelets même aux jambes ; les riches les garnissent de pierreries. Les pauvres vont pieds nus et les riches ôtent leurs souliers dans les appartements.

Nous étions à Doulàrch, dans le pays du Koulou,



Montagnards du Kouliou. — Dessin de Tofani, d'après une photographie.

vanté pour la beauté de ses sites et de ses femmes ; j'admiraient les uns avant de connaître les autres. Dieu ! le ravissant pays avec ces forêts, ces fermes et ce sol si admirablement cultivé !

Après Doulàrch, nous rencontrâmes sur un pont deux moulins primitifs. Un axe à quatre ailes ; beaucoup de force motrice était perdue, mais les moulins tournaient malgré cela, au grand contentement de leurs propriétaires, assis tranquillement à la porte de leur maisonnette.

Le pont passé, le chemin qui côtoie des montagnes vertigineuses est splendide ; on y peut admirer de ravissantes cascades, et la quantité des sources qui vont alimenter la rivière est considérable. A chaque moment le cri *pani, pani* (eau) retentit à nos oreilles, et vite nos coulis se débarrassent de leur fardeau et accourent se reconforter à cette eau pure.

Le dimanche 12, en sortant de Djovaï, on annonçait un mariage ; trois hommes marchaient à la file : le premier portait une grosse caisse sur laquelle de temps en temps il frappait avec un bâton recourbé ; le second tenait un tambourin sur lequel il jouait avec deux baguettes ; le troisième, un jeune garçon, frappait sur une grande cymbale de cuivre avec un bâton pareil au premier. Ils allaient par tout le village, et même quelquefois dans plusieurs, annoncer les fiançailles. Le jour qui a été fixé pour le mariage, on place dans la cour de la maison l'idole de Kanadèva, le dieu de l'amour et de l'hyménée chez les Hindous. On lui offre des fleurs, des fruits, les bayadères dansent et chantent, puis on fait des processions dans la ville ou dans la campagne.

En revenant à la maison, nouvelles offrandes à l'idole, puis diverses cérémonies. Après que le mari a passé au cou de sa fiancée, chez les riches une chaîne



Une maison dans le Koulou (voy. p. 216). — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie de M. Prith.

d'or, et d'autre métal chez les pauvres, le mariage est terminé et on laisse les fiancés libres de se retirer. Ces fêtes durent quelquefois plusieurs jours, et les Hindous font de folles dépenses pour satisfaire cette vanité.

A notre arrivée à Kôt, il y a encore une noce dans ce délicieux petit village, situé sur les flancs de l'Himalaya. M. de Ujfalvy paya les coulis et leur donna un bakchich ou pourboire ; mais, au moment du partage, ils murmurèrent et enfin vinrent réclamer ; mon mari se fit rendre l'argent et leur donna le prix juste qu'il leur devait ; le partage se fit alors sans murmures et ils s'éloignèrent enchantés. Il n'y avait pas de quoi. Mais j'imagine que le bakchich avait été pour eux un sujet de contestation et qu'ils étaient heureux de s'en débarrasser.

De Kôt pour aller à Djibi, il nous fallut franchir une passe de trois mille mètres. A cette hauteur, la végétation est encore splendide et aucune trace de neige

ne se fait pressentir. Les bambous des pays chauds s'étalent de place en place sur notre route, ils se mêlent à de beaux conifères et à de magnifiques châtaigniers dont les troncs creusés par le temps ont servi de cheminée aux indigènes. Quels barbares ! Plus nous montons, plus le spectacle est enchanteur : les vallons, les montagnes s'ouvrent devant nous, les nuages sont au-dessous de nos pieds, et un champ immense de fraisiers en fleur s'offre à nos regards. Bientôt nous sommes au sommet de la passe. Un bloc gigantesque accusant une autre chaîne de montagnes se dresse fièrement à notre droite ; sa pointe est garnie de cèdres deodoras ; ils croissent droits et fiers comme la nature qui les entoure.

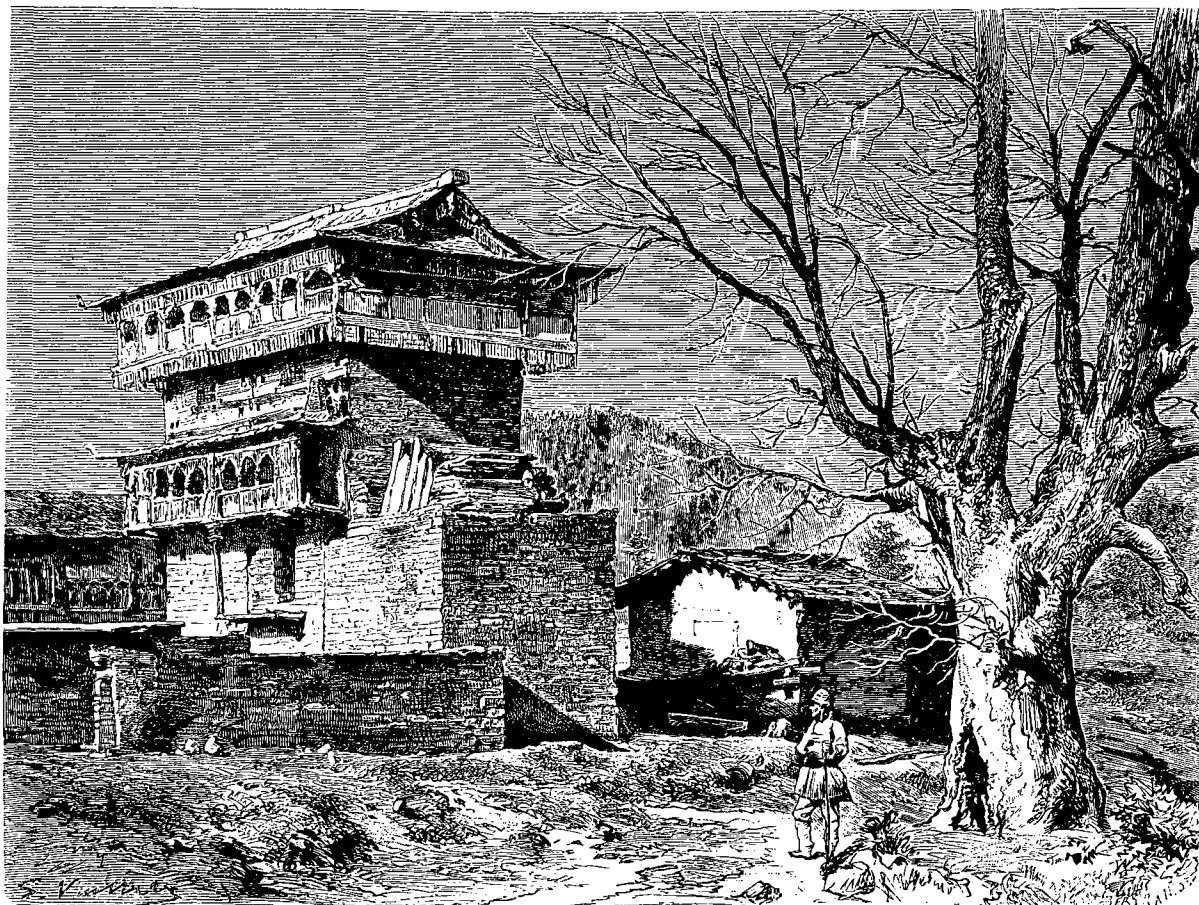
Nous laissons souffler nos montures, puis nous redescendons au milieu d'un dédale de roches. La mousse tombe des arbres en jolies grappes, le torrent nous rencontre et nous conduit au rest house. Là, l'assis-

tant commissaire du Koulou avait envoyé à notre rencontre deux hommes pour nous accompagner; ils nous présentèrent leurs lettres de créance écrites en anglais et se mirent à notre disposition. L'un d'eux avait un beau turban rouge et à son côté un couteau gourka.

Cet officier de police indigène qui nous était envoyé ne savait pas un mot d'anglais. Les Anglais parlent la langue des indigènes, et les Russes au contraire forcent les indigènes qu'ils emploient à parler leur langue. Pourtant les Russes ne sont pas plus détestés des peuples du Turkestan que les Anglais ne le sont

des peuples de l'Inde. Cela prouve encore une fois que les peuples de l'Orient ne reconnaissent que la force brutale. Soyez doux avec eux, ils vous méprisent.

M. de Ujfalvy acheta en cet endroit des bijoux en argent fort originaux, ce qui nous fit passer quelques agréables instants. En outre, un riche fonctionnaire indigène, en villégiature dans ce charmant endroit, ayant appris notre arrivée, vint, par curiosité sans doute, nous rendre visite. Il nous fut très utile pour nos achats de bijoux et il consulta M. de Ujfalvy au sujet de sa maladie : il pouvait à peine marcher et souffrait de forts aphtes dans la bouche. Une pierre infernale



Village de Kôt, dans le Koulou. — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie de M. Bourne.

lui fut donnée avec les explications nécessaires pour s'en servir. Il m'offrit alors une peau de panthère, puis une ravissante petite gazelle toute jeune, et en souvenir du lieu où je la reçus je l'appelai Djibi. Après quoi, suivi de tous ses serviteurs, il se retira sous sa tente, dressée à quelques pas du bungalow.

Le 14, nous partions pour Manglaor, accompagnés par le chant du maïna, charmant oiseau de la famille du merle, fort commun dans l'Inde.

Il fera beau, car la cicade fait entendre son bruit qui ressemble un peu à celui d'une scierie à vapeur. Cicade est le nom latin de la cigale, mais celle de l'Inde est beaucoup plus grande que sa sœur d'Europe.

Nous côtoyons la Tirtan-Nadi, et à la station de Platch, près de Radjaori, nous achetons de beaux bijoux du Koulou, que nous payons au poids de l'argent; néanmoins, pour forcer les indigènes à s'en dessaisir, M. de Ujfalvy leur offre un joli bénéfice.

Le chemin de Platch à Lardji qui côtoie la Tirtan-Nadi est invraisemblable; les pluies précédentes l'ont défoncé en maints endroits. La route est jonchée de lauriers-roses en fleur qui poussent au milieu des roches; c'est d'un effet ravissant.

A Lardji, la Tirtan-Nadi se réunit à la Bias, qui est aussi grise que sa voisine était blanche.

Les goitres sont fréquents chez les habitants de ce

pays; la coutume qu'ils ont d'orner de bijoux cette difformité la rend encore plus repoussante.

Nous rencontrons des indigènes en villégiature sans doute, car ils se tiennent groupés près de la station. C'est toute une famille. La femme filait avec son pied, une autre coiffait son mari, un homme dévidait du fil, se servant aussi de son pied, et un autre sciait du bois, se servant du pied comme d'un étai. La flexibilité de ces basses extrémités est extraordinaire chez ces peuples; cela tient sans doute à la liberté qu'ils leur donnent.

Le 16, nous partons pour Ourli en traversant la Bias. La corniche qui longe cette rivière est un des plus dangereux chemins que nous ayons suivis, car la route s'élève à pic à une hauteur vertigineuse, et la voie est juste assez large pour laisser passer nos bêtes. S'il survenait une rencontre, je ne sais comment nous ferions. Après deux heures, nous quittons cependant cette dangereuse corniche et nous campons à Ourli; il n'y a ni bungalow ni rest house, et nous dressons nos tentes.

En arrivant au village, nous rencontrons la poste, qui est vraiment très bien organisée. Ce sont des hommes qui se succèdent d'étape en étape; celle-ci est presque toujours de douze milles anglais. Le messager court en portant à la main un bâton garni de petites clochettes, lesquelles par leur bruit avertissent les piétons d'avoir à se ranger.

Le 17, nous atteignons Soultanpour, capitale du Koulou. Nous nous sommes levés de bonne heure afin d'arriver avant la trop grande ardeur du soleil, mais malgré cela il fait déjà bien chaud avant que nous soyons arrivés.

Nous rencontrons des femmes surchargées de bijoux; je me demande comment leur pauvre tête peut porter tout cela. Le nez se voit à peine et les oreilles sont recourbées par le poids dont elles sont ornées. Il paraît, du reste, que c'est tout à fait joli d'avoir l'oreille grande et garnie de ces pendants. On appelle cela avoir une oreille de *lys*. Voilà comment la manière de considérer le beau n'est pas la même dans tous les pays du monde, et comme les femmes se donnent beaucoup de peine pour se rendre plus laides qu'elles ne le sont. En outre, elles sont couvertes de beaux vêtements en laine. Les Hindous de la plaine portent du coton. La façon dont elles mettent leur vêtement n'est plus la même: il forme jupe autour de la taille et se resserre autour du cou, celui-ci à découvert. Ces ajustements tiennent sans cordon, sans épingles chez les hommes. Les femmes se servent seulement de deux grosses épingles avec lesquelles elles retiennent leur vêtement sur la poitrine. Quelques-unes portent une jupe et un corsage à taille très courte. Nous les arrêtons pour voir de près comment sont posés leurs vêtements, car elles reviennent d'une fête et sont dans leurs plus beaux atours; elles sont enchantées d'attirer notre attention, et les maris aussi. Quelle profusion de bijoux! Le mari doit se ruiner? Non, car dans cet heureux et beau pays du Kou-

lou, qu'on pourrait peut-être appeler le paradis des femmes, ces dernières ont plusieurs maris, quelquefois six ou sept, qui sont presque toujours frères. On pourrait croire que la jalousie et la discorde tourmentent les habitants; il n'en est rien cependant: la plus parfaite harmonie règne dans ces ménages, où tout est réglé d'avance.

La polyandrie est du reste une des coutumes les plus curieuses des populations de l'Himalaya occidental; et comme ces questions ne sont pas de ma compétence, je me bornerai à citer l'opinion des voyageurs qui m'ont précédée et qui ont traité cette grave matière.

« La polyandrie, c'est-à-dire la pluralité des époux pour une seule femme, dit M. Louis Rousselet dans son *Ethnographie de l'Himalaya occidental*, est probablement le type de la plus ancienne organisation sociale des peuplades primitives de l'Inde et de l'Himalaya. Ce qui tendrait à prouver son antiquité, c'est que nous la trouvons encore aujourd'hui en usage chez des tribus séparées les unes des autres par de vastes espaces peuplés d'adeptes de la polygamie. Ainsi nous trouvons des polyandriques chez les Nairs, à l'extrémité méridionale de l'Inde; chez les Baigas, dans le Gondwana; chez les Garros, aux confins de l'Indo-Chine, et enfin dans l'Himalaya occidental, au Ladak, au Roupchou, au Spiti et au Koulou....

« Dans le Koulou, la polyandrie n'est plus que le souvenir d'une ancienne coutume. Elle tend à disparaître, et une grande partie de la population est polygame. Ses femmes diffèrent aussi de celles des autres pays polyandriques. Généralement, lorsque le frère aîné se marie, tous ses frères deviennent les époux de sa femme. Les enfants nés de cette union donnent le titre de père à tous les conjoints époux. Une femme a ainsi jusqu'à quatre maris à la fois, mais le nombre n'est pas limité. En dehors de cette forme régulière de la polyandrie, la femme a le droit de se choisir un ou plusieurs maris (et non amants) en dehors d'un groupe de frères. Le résultat de ces pratiques est que la population reste stationnaire; cependant elle ne diminue pas. Un autre résultat est que la pudeur féminine est inconnue et que la femme se livre sans résistance au premier étranger qui la sollicite.

« La femme, chez les Koulous polyandres, est le chef de la communauté. C'est elle qui administre les biens que les époux cultivent et dont ils lui remettent les fruits. C'est elle seule aussi qui dote les enfants et leur transmet ses biens par héritage; et dans le cas où elle meurt avant ses conjoints, c'est sa fille aînée qui prend le rang de chef de la communauté. »

Dans la suite de notre voyage, lorsque nous atteignons la haute vallée de l'Indus, nous rencontrerons des populations chez lesquelles la polyandrie s'est conservée avec bien plus de pureté que dans le Koulou, et j'aurai l'occasion de revenir sur ces si curieuses coutumes.

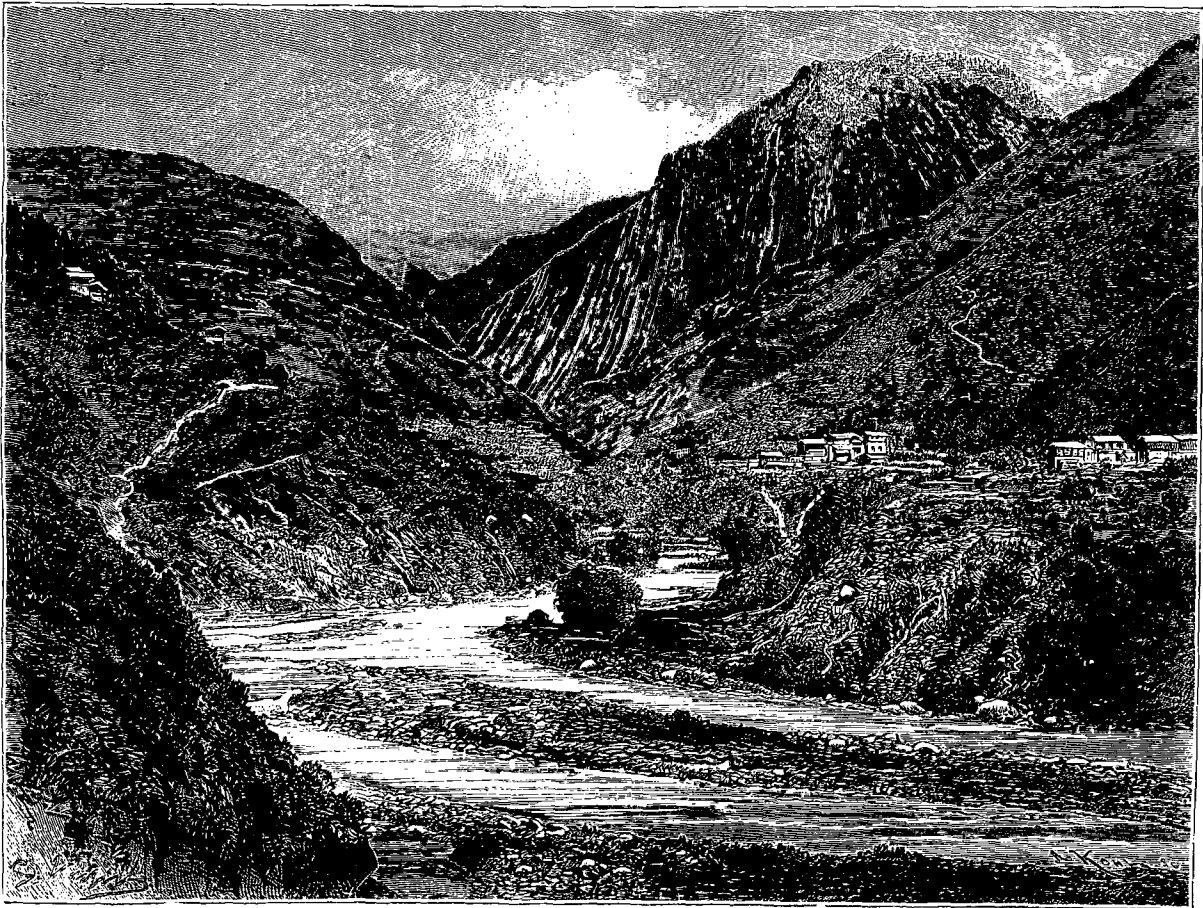
A Soultanpour, il y a un bungalow très bien tenu; le député-commissaire qui s'y trouvait momentanément

nous reçut avec cordialité; sa femme était à quelques milles de Soultanpour, dans les montagnes, afin d'y passer la saison chaude, et lui devait se rendre pour quelque temps en tournée d'inspection dans son district.

A peine sommes-nous arrivés dans ce pays séducteur qu'une musique retentissante éclate à nos oreilles. Quelle musique, grand Dieu! Deux immenses trompettes en forme de crosse épiscopale mêlaient leurs sons à celui des grosses caisses, des tambours, des cris et des hurlements. Telle est la musique religieuse des Hindous, car c'était un dieu qu'on promenait en notre

honneur. Ce dieu consistait en une quantité de têtes posées sur un palanquin orné de vieux châles de Cachemire et porté par deux hommes; deux autres privilégiés entre tous précédaient le palanquin: l'un portait un panier chargé de fruits et l'autre un masque. Le grand prêtre, appelé *phourita*, drapé dans une couverture de laine blanche et le front marqué d'un signe rouge qui désignait sa caste, portait sur son épaule une cuillère et une sonnette en cuivre. Avec le premier instrument il emplît d'huile les lampes qui servent au culte.

Notre compagnon de voyage ayant voulu acquérir



Vallée de la Tirtan-Nadi (voy. p. 219). — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie de M. Bourne.

pour le musée de Kensington un poignard qui appartenait au dieu, il fallut consulter ce dernier. Le charivari redoubla et l'on fit faire volte-face au dieu. Puis le grand prêtre, après avoir pendant quelques instants, paraît-il, consulté le dieu, balbutia quelques paroles et répondit que le dieu voulait dix roupies au lieu de trois proposées par M. Clarke. Celui-ci n'en voulut pas démordre, ni le dieu non plus. Il entendait le commerce. M. Anderson, le chef du district qui nous accompagnait, marchanda et offrit cinq roupies. Alors le grand prêtre consulta encore une fois le dieu; celui-ci fut mécontent sans doute, car le grand prêtre parut tomber dans des convulsions; sa figure se contracta,

ses membres s'agitèrent, son corps tremblait et sa conversation avec le dieu paraissait des plus agitées. Son dieu le traitait vraisemblablement de gâte-métier, ne comprenant rien ni à la religion ni au commerce. Hé quoi! Il hésite! Il se laisse dauber par un client! au lieu de jurer avec aplomb qu'il ne peut céder à meilleur marché, de jurer qu'il perd même sur le prix de vente! au lieu de monter à propos et avec grandeur d'âme!... Cinq roupies seulement ce poignard! Mais ce serait donné, ce ne serait pas vendre! Un tel troc le dégraderait. Non, mille fois non! Qui donc alors continuerait à honorer sa divinité et s'approcherait de son autel en suppliant? Un étranger marchander son

couteau, ce couteau qui allait être souillé par son contact ! Pour un pareil sacrilège il fallait demander plutôt le double à cet étranger ! ce pingre ! ce rat ! Et dans sa langue hindoustani cette apostrophe devait être bien plus jolie. Et la musique s'exhalait en hurlements plaintifs, et les instruments de cuivre lançaient des sons à faire frémir les plus braves ; tous les assistants paraissaient consternés et attendaient avec terreur la réponse du dieu. Enfin le dieu daigna pourtant se calmer. Le grand prêtre interprète du dieu puissant répondit que celui-ci y consentait, et que même, si on le contraignait, il le donnerait pour trois roupies, mais que c'était bien cinq qu'il voulait. Alors M. Clarke, impatienté comme tout bon Anglais, remercia et laissa le poignard. Qui fut attrapé ? ce fut le grand prêtre sans doute, qui croyait bien mettre les cinq roupies dans sa poche. Le poignard alla sans doute retrouver sa place au temple, où, à côté de petits tridents en fer, ces armes garnissent les autels. Ces tridents en fer sont tout ce qu'il y a de plus sacré pour les Hindous. Jamais, à quelque prix que ce soit, nous n'avions pu nous en procurer un, et notre compagnon de voyage était persuadé que, si nous venions à nous en emparer d'un pauvre petit, le village s'en apercevrait et nous ferait un mauvais parti. Mais dans le Tchamba, par une circonstance tout exceptionnelle, M. de Ujfalvy put s'en procurer un ; il profita de l'occasion et laissa à la place une roupie, malgré les supplications de notre compagnon, qui voyait tout le village à nos trousses. Il n'en fut rien heureusement.

Nous rentrons vite au bungalow. M. de Ujfalvy doit procéder aux mensurations anthropologiques de vingt hommes et femmes du Koulou, vingt hommes et femmes du Lahoul, et quelques gens du Mandi.

La chose alla bien pour les hommes, et le bakéchié qu'on leur donna parut les satisfaire. Mais lorsque je voulus mesurer les femmes, elles pleurèrent et tremblèrent tellement que je dus y renoncer ; après trois ou quatre essais, voyant que les pleurs de ces femmes mécontentaient les hommes, je cessai mon opération, dans la crainte d'entraver les travaux de mon mari. Les tresses qu'elles font avec leurs cheveux étaient aussi une grande difficulté et ralentissaient encore le travail de la mensuration. Quelques-unes d'entre elles étaient fort jolies, surtout celles du Mandi, et je regrette que ce ne soient pas celles-là qui aient posé pour les photographies que nous avons pu nous procurer.

Les Koulous sont généralement d'une taille au-dessous de la moyenne ; ils ont le front moyen et droit ; les bosses sourcilières sont nulles, le nez long, droit et courbé. La bouche est assez grande ; leurs lèvres sont grosses et généralement renversées en dehors. Leurs cheveux sont noirs et bouclés, et la barbe est abondante. Ils ont en général le cou fort ; cependant leur taille est assez fine et ils ont peu d'embonpoint ; cela vient, je pense, de la grande habitude qu'ils ont de faire de longues marches pour se rendre d'un village à un autre. Les Lahoulis sont plus grands que leurs voisins, mais le type est à peu près le même ; leurs

yeux sont plus droits et leurs dents souvent usées ; les mains sont grandes, mais leurs pieds sont petits.

Le travail fini, vite il nous faut aller examiner le jeune fils de l'ancien radjah dépossédé. Il est en visite chez le député-commissaire anglais. Au milieu de la conversation, il nous fit voir ses bijoux, consistant en chaînes d'argent, en colliers, en bracelets, en bagues et en bijoux en jade incrusté de pierres fines, travail qu'on fait seulement aux Indes et en Chine, car le jade est très dur à travailler. Voulait-il nous les vendre ? Peut-être. Il ne lui restait de son ancienne splendeur qu'un bonnet garni de plumes de lophophore. Il avait une jolie tête, mais le corps était épais et petit. Il portait des souliers vernis, témoignage de sa servitude et des efforts qu'il faisait sans doute pour s'europaniser.

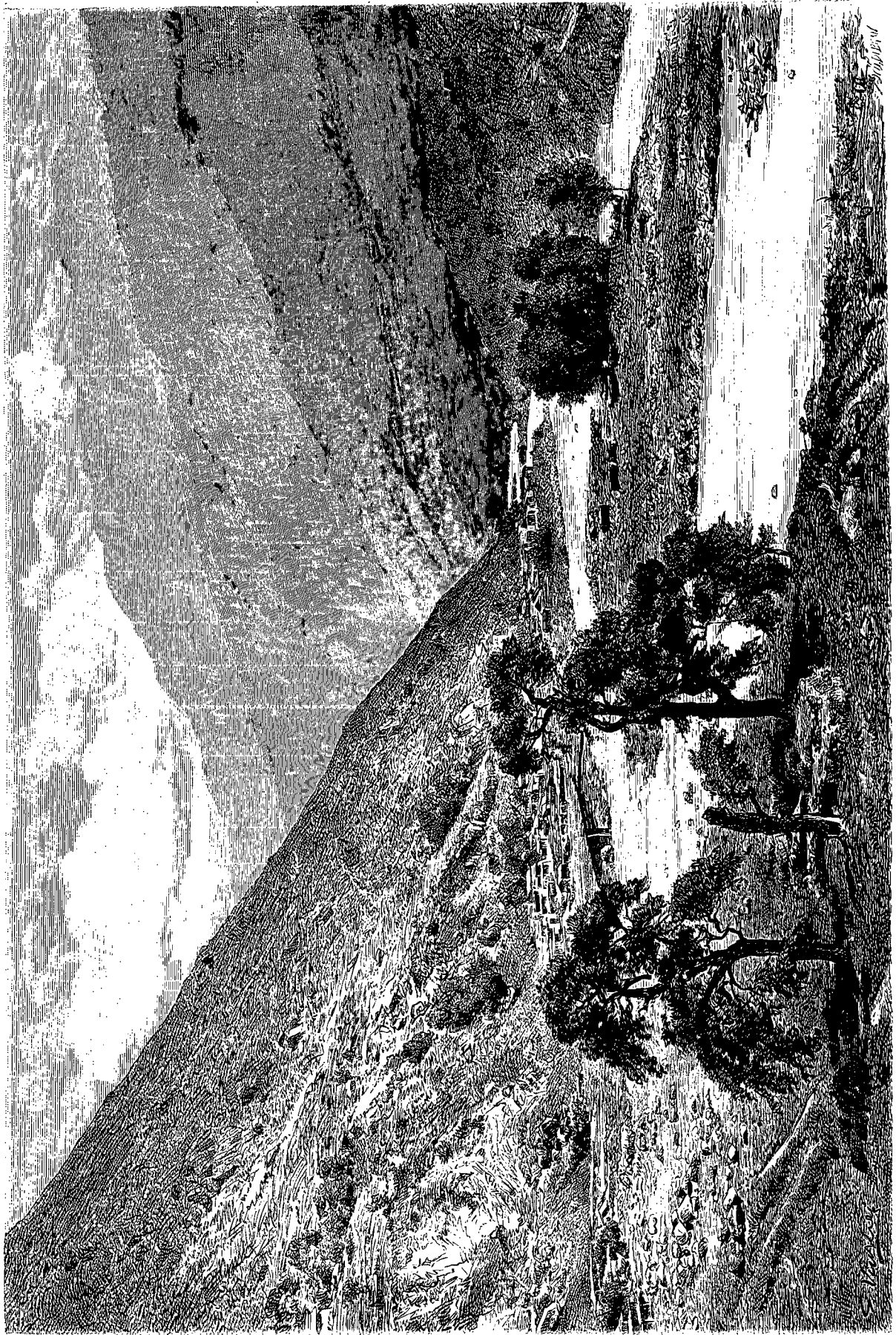
Soultanpour, que les indigènes appellent plus volontiers Koulou, est la résidence d'un commissaire anglais. Comme toujours, il y a la ville indigène et quelques habitations anglaises ; ces dernières, toutes nouvellement bâties, sont très éloignées de l'autre. Pour nous rendre du bungalow à la première, nous suivons un chemin ombragé, le long duquel les indigènes ont construit quelques misérables échoppes, nous traversons un torrent sur un pont très rustique, nous montons une pente assez rapide et nous arrivons à la porte de la ville ; celle-ci a dû être fortifiée autrefois, car on n'y peut entrer que par des portes hautes et étroites.

Jadis, au temps des radjahs, ces portes étaient soigneusement fermées la nuit, à cause des voleurs de grands chemins qui avaient l'habitude de rôder autour. Mais depuis que les Anglais ont eu l'excellente idée de pensionner le dernier de ces principicules, la sécurité est revenue et les portes restent grandes ouvertes.

La principale rue de Soultanpour est étroite, sale et tortueuse ; elle représente en même temps le bazar de la ville. Les boutiques y sont maigrement achalandées ; la plupart sont fermées et n'ouvrent que pour la grande fête annuelle du mois de septembre. On nous offre des lotas en cuivre de formes différentes : quelques-uns sont rudement travaillés, mais la forme en est toujours jolie ; de grosse toile, du fil, de la poterie commune, etc..., qui ne nous donnent certes pas l'idée de la perfection à laquelle les Hindous s'élevèrent dans la fabrication de la porcelaine, puisque, à ce que prétendent quelques archéologues, ce sont eux qui dans les temps les plus reculés l'apprirent aux Chinois. Ils fabriquèrent autrefois ces beaux vases jaspés de bleu et de rouge sur un fond blanc qu'on appelait *mourrhin* et dont les Romains faisaient grand cas. Ils durent en effet être des premiers à fabriquer la porcelaine, car ils trouvèrent dans leurs pays une grande quantité de terre argileuse.

Chez un banian nous voyons de grands vases en cuivre martelé, très beaux, et, malgré le prix assez élevé qu'il en demandait, mon mari finit pourtant par s'arranger avec lui.

Le jeune Raï dont j'ai parlé hier reçoit, dit-on,

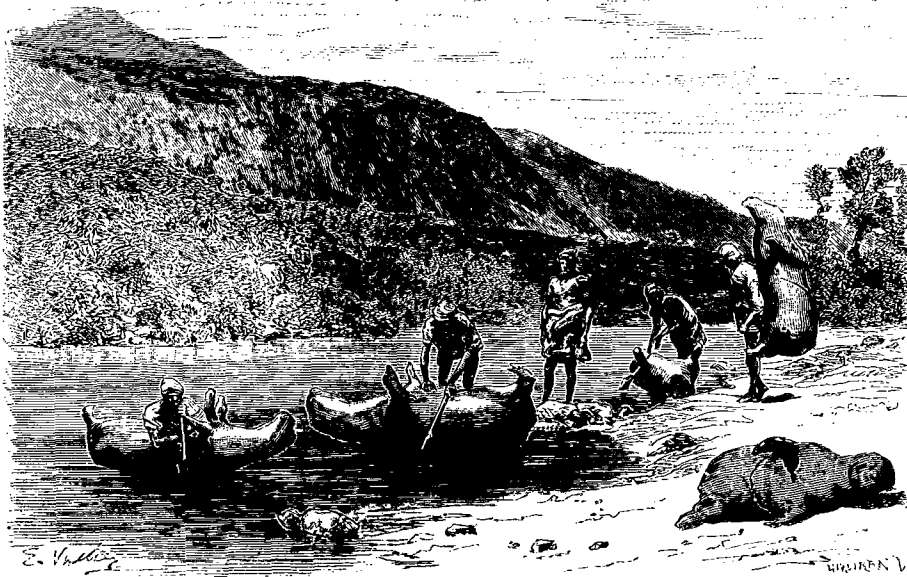


Soutanpou, capitale du Koulou. — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie de M. Bourne.

vingt-cinq mille francs par an du gouvernement anglais. Vous me direz que c'est une somme plus que suffisante pour vivre dans un pays perdu au milieu de l'Himalaya : eh bien, vous vous trompez; ce prince a perdu son royaume, mais en revanche tous les parasites qui se trouvent à une cour asiatique lui sont restés, il a des centaines de gens à nourrir qui encombrant son palais et ne lui savent aucun gré pour une chose qu'ils considèrent comme absolument naturelle. Il lui reste à peine de quoi entretenir son bonnet en plumes de lophophore, ses colliers, ses bracelets d'argent massif et les quelques ornements d'or que son père lui a laissés. Pauvre jeune prince ! doit-il s'ennuyer au milieu de son palais délabré, entouré d'une multitude abjecte ! Il est vrai qu'il lui reste ses femmes, et ce

n'est pas peu dire, car les femmes de Koulou sont vantées pour leur beauté, mais leur caractère infidèle doit donner du fil à retordre au jeune Raï.

Il est vrai aussi que les maris ne sont guère tendres pour leurs femmes, si l'on en juge par une aventure assez drôle arrivée à un ancien député-commissaire du district. Ce fonctionnaire anglais était un jour en inspection, et, dans le moment où il se trouvait sur le bord de la rivière, plusieurs maris avec leurs femmes, sans doute, la traversaient sur des outres, lorsqu'un remous fit chavirer les outres et que deux femmes disparurent sous les flots écumeux ; les maris s'empresèrent de ne pas porter secours à leurs femmes : ce que voyant, le fonctionnaire se jeta à l'eau, et au péril de sa vie ramena les deux femmes sur la berge. Celles-



Outres en peau de bœuf servant à traverser les rivières. — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie de M. Bourne.

ci revenues à la vie, les maris vinrent remercier le député-commissaire et lui demandèrent un bakchich pour avoir sauvé leurs femmes.

« Comment un bakchich ? » dit celui-ci étonné, car, chez nous, c'est ordinairement celui qui a sauvé, et non celui qui est sauvé, qu'on récompense.

« Sans doute, lui repartirent les maris avec calme : si tu as sauvé notre femme, c'est que tu y voyais intérêt ; il faut donc que tu lui fasses une pension pendant le reste de sa vie. »

Cette manière d'envisager la chose n'étant pas du goût du fonctionnaire, il renvoya les maris sans bakchich.

Toujours est-il que maintenant il y a un beau pont près de Soultanpour, et l'on n'est plus obligé de traverser la rivière sur des outres. Cette manière de passer les

cours d'eau est cependant encore en usage dans toute cette région de l'Himalaya et aussi dans le Pendjab. Lorsque la rivière est tant soit peu calme, il n'y a aucun danger ; une fois les outres en peau de bœuf ou de mouton gonflées, on les laisse aller au courant en les dirigeant un peu ; mais dans les rivières du Pendjab, surtout au moment de la saison des pluies, où le moindre petit cours d'eau à sec quelquefois devient en un rien de temps un torrent impétueux roulant ses flots avec fracas, le passage des rivières avec les outres est toujours un véritable danger.

Madame DE UJFALVY-BOURDON.

(La suite à la prochaine livraison.)